

18 FR.
PAR AN.LE RÉPUBLICAIN
JOURNAL DE LYON.5 CENT.
LE NUMÉRO.

ABONNEMENTS.

	Lyon.	Rhône.	Dép.
Un an	18	24	30
Six mois	9	12	15
Trois mois	4 50	6	7 50

ON S'ABONNE

A LYON, rue Centrale, 3.
A PARIS, chez LEJOLIVET et Comp., rue Notre-Dame-des-Victoires.
BORDEAUX, rue Centrale, 3.

RÉDACTION.

Les communications concernant la rédaction doivent être adressées au citoyen GRIGNAND.
Toutes lettres et paquets non affranchis sont expressément refusés.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au citoyen BUNEL, gérant.
(Affranchir.)

ANNONCES.

Le Prix des Annonces est de 5 cent. la ligne.
Le Prix des Réclamés est de 50 cent. la ligne.
Les annonces concernant les associations ouvrières, seront insérées gratis.

L'administration du *Republicain* invite les démocrates qui s'intéressent au Journal, à se rendre demain, lundi 4 juin, à sept heures et demie du soir, chez le citoyen Sanaoze, aux Brotteaux, pour entendre le compte-rendu des opérations financières de ces jours derniers, ainsi qu'il en a été convenu dans la réunion du 24 mai dernier.

Lyon. 3 Juin.

Les royalistes lèvent complètement le masque. Pourquoi se gênaient-ils ? n'ont-ils pas le gouvernement pour eux ? Les fonctionnaires leur sont dévoués, l'armée est commandée par leurs amis ; le czar de Russie menace et s'avance. Hourra, vive le roi !

Les intrigues de cour, les menées de chancellerie se croisent ; les ordonnances de la coalition galoppent sur toutes les routes portant le mot d'ordre des cosaques à tous les despotes de la sainte-alliance qui ne rêvent rien moins que l'envahissement de notre patrie.

La haute bourgeoisie, les princes de la finance, la magistrature n'ont accepté la République que par peur, et tacitement aussitôt après la Révolution de février, l'alliance fut conclue entre les orléanistes et les légitimistes.

Les pourris de Louis-Philippe et les traîtres de la Restauration se donnerent la main.

La soutane et le coffre-fort devinrent les bases de l'édifice réactionnaire. La superstition et la corruption entrèrent en campagne contre la République.

Ces gens-là, peu d'accord sur le résultat définitif, n'ont qu'un but : éliminer le Peuple de l'atelier, de la vie politique, renvoyer le paysan à sa charrue, à tout prix détruire l'égalité politique qui tôt ou tard doit jouer un mauvais tour à leurs privilèges, sans lesquels ils ne peuvent pas vivre. Oui, disent-ils, plutôt mille fois un roi, un empereur, Henri V, les Autrichiens, les cosaques que la République démocratique et sociale.

Qu'ont-ils à perdre dans une invasion, fort peu de chose, en vérité, quelques écus, voilà tout. Encore, leurs fermiers, leurs ouvriers seront là pour les enrichir à nouveau.

Les hommes du Peuple, les paysans qui défendront le pays seront tués, blessés, nos campagnes ravagées, les fermes incendiées, les femmes livrées aux outrages, rien de tout cela ne saurait les atteindre ; ils seront quittes pour laisser boire un peu de leur vin ; se retireront dans quelques grandes villes qu'ils s'empresseront de livrer à l'ennemi par trahison et donneront des bals à MM. les officiers étrangers, leurs femmes, la gorge et les épaules découvertes, prodigueront leurs sourires aux officiers d'Hulans et de Baskirs qui

voudront prader dans les salons où l'on cause déjà de leur arrivée prochaine.

Les étrangers leur donneraient l'ordre, selon leur cœur, c'est-à-dire l'oppression du Peuple des villes, et l'humiliation des paysans devant les bourgeois et devant le curé.

Tandis que les Montagnards socialistes voudraient établir un gouvernement à peu de frais en diminuant les gros traitements qui augmentent les impôts, en établissant des institutions de crédit qui délivrent le cultivateur de l'usure qui pèse sur lui, en réalisant la formule républicaine, qui leur fait horreur, ces trois mots que l'on a mis sur les édifices, mais qui n'ont pas encore trouvé place dans les lois.

Messieurs les royalistes, vos protestations de Février n'étaient donc que de vils mensonges. Vous ne pardonnerez jamais aux républicains d'avoir détruit la royauté qui est la citadelle de vos privilèges, qui garantissait l'usure aux capitalistes, aux prêtres l'exploitation des consciences, non, vous ne pouvez nous pardonner d'avoir rappelé à nos semblables les principes d'égalité et de justice que Dieu a mis dans le cœur des hommes forts et vertueux.

Vous ne pouvez nous pardonner d'avoir dit aux travailleurs qu'ils avaient droit à l'éducation, au travail, à l'existence enfin. Que nous avons tous des droits aux bienfaits de la nature et de la civilisation et que toute inégalité est un blasphème.

Vous ne pouvez nous pardonner ? Eh mon Dieu, que nous importe vos colères et vos efforts ridicules ; nous vous réduisons à l'impuissance, nous enchaînerons votre mauvaise volonté dans la logique des faits, nous étoufferons vos mauvais instincts, à force de raison et si, dans votre fol aveuglement, vous provoquez une catastrophe, nous vous vaincrons encore à force d'audace et de courage.

Où nous avez-vous mené depuis que vous avez le pouvoir ? qu'avez-vous fait depuis le 4 mai ? vous avez fait litière de l'honneur de la France, vous avez confisqué la liberté, vous avez brûlé le programme de la Révolution de Février, et maintenant que vous avez joué avec le feu, comprimé l'esprit public, que vous nous avez irrités par de flagrantes illégalités, de maladroitesses insultes, vous êtes aujourd'hui au fond d'un impasse, que voulez-vous faire ? la Constitution vous barre le passage, essayez-vous de la déchirer ? Dans ce cas, malheur à vous !

Esprit de l'armée des Alpes.

On continue de fatiguer nos soldats par une foule d'exercices, sans avoir aucun soin de leur santé. Un soldat du 6e de ligne nous écrit que sur trois nuits on en passe toujours une hors de son lit, et lorsque les hommes sont malades, c'est à peine si l'on y fait attention ; plusieurs sont obligés

d'acheter les médicaments nécessaires à leur position.

Il n'est sorte de petites tracasseries que l'on ne leur fasse endurer, tantôt sur la façon dont les hommes portent la barbe, tantôt sur d'autres choses d'une semblable importance.

Un capitaine de ce régiment aurait, dit-on, fait couper les cheveux des soldats de sa compagnie à la mal content, ce qui, selon la pittoresque expression de notre correspondant, fait ressembler cette compagnie à une *file de noix de coco*. Tout cela n'est que de la taquinerie ridicule. Mais voici qui est méchant. Un officier de ce même régiment, voyant le peloton de punition placé à l'ombre, le fit ranger sous sa fenêtre et rester ainsi deux heures exposé aux rayons d'un soleil ardent sans s'inquiéter des amauroses ou des congestions cérébrales dont ces hommes peuvent être frappés pour le bon plaisir de ce monsieur.

Les soldats appartiennent à la République et non aux officiers. Elle seule a le droit de demander à ses enfants le sacrifice de leur santé et de leur vie.

Mais voici qui est encore plus grave, c'est tout simplement le régime de l'inquisition introduit dans l'armée. Un soldat du 19e léger écrivait à un de ses amis pour lui raconter que dans sa caserne (à Saint-Just) on les avait fait assister à un sermon de l'abbé Fèvre, et qu'à la suite du sermon, il avait été fait une distribution de petits livres bien pieux pour les ramener à de bons sentiments ; mais les soldats, en rentrant dans les chambres, auraient déchiré les petits livres de la république *honnête* et fait tomber les morceaux en manière de pluie sur l'abbé à sa sortie du quartier, et de crier vive les rouges, à bas les blancs.

De là grand scandale, on interroge les sergents qui disent ne rien savoir, les caporaux encore moins et les fusiliers pas davantage. Le colonel s'en mêle, les sous-officiers Happe et Pelletier sont mis dedans pour huit jours. Les caporaux Coulommié, Pavageon, Cadion et Brontin pour le même temps, parce qu'ils n'avaient rien vu. La lettre en était donc là, lorsque par malheur elle est tombée entre les mains des officiers ; le colonel fut aussitôt informé du contenu, il fit appeler le capitaine de la compagnie du *délinquant* et lui ordonna d'infliger une punition sévère à l'homme qui avait fait connaître des choses que l'on *devait taire*. Le capitaine exécuta l'ordre, et dit : je ne vous punis que pour huit jours, mais sachez que nous autres soldats nous ne devons pas manifester notre opinion.

Nous reviendrons sur cette affaire qui nous paraît grave, nous voudrions savoir en quoi la correspondance d'un soldat importe au service ?

Stimples parallèles.

Après les horribles boucheries de juin la partie *honnête* et

Feuilleton du RÉPUBLICAIN, du 4 Juin.

MAURICE LE SCULPTEUR.

HISTOIRE DE LA VIE D'ARTISTE.

I.

Il n'y a plus vestige de verdure aux arbres. Les chênes, les bouleaux et les saules, qui résistent le mieux aux premiers froids, conservent seuls une partie de leurs feuilles ; mais le moindre souffle en fait à chaque instant tomber quelques-unes empourprées ou jaunies. Un ciel immobile se couvre de teintes grisâtres. Il est midi à peine et déjà le jour paraît près de s'éteindre. Le soleil perce de quelques reflets d'un jaune pâle son linceul de brouillards. On voit finir une des monotones journées du mois d'octobre.

— Allons, grison, trotte un peu plus vite, mon ami.

Ces paroles sont prononcées à haute voix, dans le cœur de la Franche-Comté, sur l'une des cimes du Jura. La scène représente le messager qui porte les lettres de Besançon au village de Roseville. Cette malle-poste rustique ne fait pas grand bruit sur la route. Elle se compose d'un âne, qui est un vieux serviteur à demi-boiteux et déjà poussif. Un petit paysan, à la figure rose, complète l'équipage. Tout cela trotte de concert en faisant, il est vrai, de fréquentes stations. On voit que le roussin n'est pas fâché de tondre sur les marges du ruisseau un peu d'herbe fraîche ; l'enfant éprouve bien aussi certain plaisir à faire tomber du bout de son fouet les fruits qui pendent encore çà et là au dessus de sa tête. On arrive enfin. Les aboiements d'un chien qui sort de la ferme voisine annoncent qu'on vient de franchir les frontières du village. On ne pourrait plus en douter en apercevant un gros homme en besicles et en casquette, qui se tient debout sur le pas de sa porte. Ce personnage est une

autorité importante de l'endroit : on ne l'appelle que *monsieur le maire*. Au mouvement de va et vient qu'il imprime sans cesse à ses petites jambes torsées, il est aisé de comprendre qu'il obéit à une vive inquiétude. Si ses deux yeux ronds et fauves pouvaient parler, point de doute qu'ils ne gourmandassent la lenteur du petit courrier ; monsieur le maire, qui s'intéresse beaucoup aux choses du gouvernement, en sa qualité d'autorité constituée, attend l'arrivée des *papiers publics*, comme on dit encore dans les stèppes égarées de la province.

— Ça, petit Pierre, s'écria-t-il, allons vite, drôle, donne-moi mon journal.

— Patience donc, monsieur le maire, répond l'enfant ; c'est tout au plus si je suis entré dans la commune.

Cependant, Petit-Pierre ouvre une sorte de gibecière en cuir, y prend quelques papiers frippés qu'il tend à l'homme aux besicles et s'éloigne pour faire sa tournée dans Roseville.

Le village de Roseville est assis dans une petite vallée formée par la rencontre de trois ou quatre collines du Jura. De ce côté, le pays est onduleux ; il moutonne comme la mer sous une brise fraîche. La jolie bourgade n'est pas seulement, ainsi que l'Indique son nom, entourée d'une double écharpe de roses sauvages et de trembles, elle rappelle, en outre, à l'œil du voyageur une ruche d'abeilles industrieuses. Du matin au soir, on y entend le cri des métiers et souvent le coq matinal lui-même est réveillé avant l'heure par la chanson de l'ouvrier que le travail a chassé de son lit.

Un peu au-dessus du village, sur le revers de la colline, se dresse une maison en briques rouges, résidence bourgeoise et champêtre tout à la fois. Pendant que le messager et sa monture gravissent la pente à pas comptés, une porte peinte en vert s'ouvre comme par enchantement. En même-temps, une jeune femme en sort et accourt, elle aussi, au devant du porteur de dépêches. Cependant ses deux petits pieds, finement chaussés de satin, s'arrêtent tout-à-coup au point culminant de la montée. D'une main, elle serre autour d'elle un châle qui l'enveloppe tout entière ; de l'autre, elle fait signe à l'enfant de se hâter.

Dans l'attitude muette de la jeune femme, dans l'agitation nerveuse qui trouble son beau visage, on a pressenti qu'elle attache plus de prix à la lettre attendue qu'à tous les trésors de la terre.

— Tenez, mademoiselle Laurence, dit Petit-Pierre, voilà ce que vous attendez depuis huit jours. Ce sont toutes sortes d'odeurs précieuses comme nos montagnards au mois des fleurs : on voit bien que ça arrive en ligne droite de Paris.

En entendant ces mots, la belle personne mit une menue pièce de monnaie dans la main de l'enfant et le congédia. Elle tenait la lettre et n'osait point en faire sauter le cachet. Comme son cœur battait ! Avec quelle expression d'anxiété mélancolique ses yeux s'arrêtaient sur l'enveloppe !

Le calme reparut enfin sur sa belle figure.

— Du courage ! se dit-elle à demi-voix ; voyons si malgré la triste nouvelle que je lui ai transmise, il persiste à avoir confiance dans l'avenir.

Elle lut alors ce qui suit :

« Ce n'est pas assez d'être adorée, Laurence ; sachez aussi être patiente, mais surtout soyez ferme. Le succès m'arrive chaque jour de tous côtés ; on vient de mettre un bloc de marbre à la discrétion de mon ciseau, et un peu de bruit commence à se faire autour de moi. Avant une année, je pourrai offrir à votre père les garanties de fortune qu'il exige pour consacrer notre bonheur. Nous voilà près de toucher au but de nos rêves ; ce n'est pas le moment de désertir les espérances de notre chaste amour.

« Adieu, Laurence. N'oubliez pas que dans le triste exil auquel je me suis condamné, je n'ai d'autre appui que votre tendresse, et que, si elle venait à me manquer, il ne me resterait plus qu'à mourir. »

Une larme qui s'était échappée des beaux yeux de la jeune femme, tomba sur ces dernières lignes.

— Une année ! murmura-t-elle d'une voix chargée de sanglots, il veut attendre une année encore ! Le puis-je sans irriter mon père ? On parlait hier de me marier sous un mois !

modérée de la bourgeoisie proclama, par l'organe de l'Assemblée nationale, le grand ordonnateur de la bataille, le sauveur de la France.

Le général Cuvignac... pour n'avoir reculé devant aucun extrême, quelque horrible qu'elle fût; voilà ce qu'on a chanté sur tous les tons.

En 1793, la patrie était en danger, les traitres conspiraient à l'intérieur et à l'extérieur contre la République, Robespierre en fit justice pendant de queliques imprécations ces mêmes bourgeois... ils pas poursuivi sa mémoire.

Pourquoi cette couronne civique à l'un et cette malédiction à l'autre? parce que l'un était le bras de la réaction et l'autre le tribun de la démocratie. — O sancta justitia!

Correspondance spéciale.

Paris, 1er juin 1849.

Chacun se penche et prête l'oreille pour recueillir les bruits que l'écho de l'Apennin renvoie aux Alpes.

Le France est à Rome, à Venise, à Pesth ou à Bade, les marches militaires, les opérations de Bem, de Dembinsky et de Georgey, les efforts de Garibaldi tiennent les esprits en suspens et forcent les sympathies des plus tièdes.

Qui sait ce que demain nous réserve, tout est à l'imprévu aujourd'hui; blasée, la France a besoin de trouver dans les stimulants étrangers, des émotions qui ravivent sa foi. En aucun temps, les circonstances ne furent plus solennelles; cependant, tous les pouvoirs s'en vont, toutes les aristocraties sont menacées dans le privilège qui leur donne la raison d'être. Toutes les nuances du républicanisme se sont voûtées autour de la réforme du crédit, c'est enlever à l'homme le droit de commander le travail à son semblable et de déterminer à son gré le prélevement de l'impôt sur la production; répandre l'éducation c'est rendre l'indépendance de la pensée à tous les esprits que l'ignorance déprime et abrutit, c'est relever la dignité humaine et remettre l'homme en possession de l'héritage du passé. L'aristocratie est donc condamnée à mort par le progrès des mœurs et des idées, et le succès n'est plus qu'une affaire de temps; cependant l'activité, le zèle, l'énergie et la sagesse de nos efforts peuvent presser sa marche et lui faire faire double et triple étape; nous devons donc agir, secouer les torpeurs et ranimer les croyances en les transformant.

Pendant que le National, les amis de la Constitution débordés se perçoivent un peu tard que le gros de l'armée les a depuis longtemps devancés, et qu'ils se mettent à l'étude des questions qui nous préoccupent et nous donnent l'initiative, il y a un temps d'arrêt que veut mettre à profit la conspiration des rois et des privilégiés.

Tant de besoins torturent le pays qu'il n'a plus le temps de discuter les systèmes, suivre les prédications; aussi ses impatiences viennent-elles troubler la démonstration et la solution de bien des questions épineuses. De là cette inquiétude fébrile de la classe qui possède l'instrument de travail et l'exploite elle-même. Elle croit avoir tout à perdre et se rattache à une société dont les bases sont ébranlées par ce qui est plus fort que les passions, le temps. Que feront ses efforts, qu'amèneront ses résistances? Nous n'osons le prévoir!

Il est cependant une issue à ces difficultés, une garantie contre ces périls, c'est une propagande active. Mais si le pouvoir persiste dans la voie qu'il a suivie, s'il met la main sur la presse et gêne les enseignements socialistes, il voue la France aux violences, aux affirmations absolues, aux essais fût-ils temporaires.

On le voit, et tout ce qui précède le prouve bien; l'incertitude, l'anxiété et l'impatience sont dans l'air. Chacun se respire et tout se ressent de ces conditions anormales. Une nouvelle de Rome ou de Hongrie peut faire éclater l'orage grossi déjà de tant de mécontentements et de coères.

Les 182 Montagnards qui viennent de dessiner leur con-

En ce moment, la porte verte se rouvrit brusquement; une voix courroucée se faisait entendre.

Laurence entra.

— Eh bien! ma fille, disait la voix, est-ce ainsi que tu t'habitués à la tenue des livres? Où en est la balance du mois dernier?

II.

Laurence était la fille d'un riche manufacturier du pays. Sa mère, étant morte en lui donnant le jour, elle avait été élevée à Besançon, chez les dames du Sacré-Coeur. On n'avait jamais vu au couvent de pensionnaire si jolie. — Il ne lui manque plus que des ailes pour ressembler à un ange, disaient les sœurs. — Laurence avait en effet une de ces belles têtes pures, chastes et virginales, comme on en trouve dans les peintures de l'Aïbano. Un jour, les dames du Sacré-Coeur ayant décidé que la chapelle serait ornée d'une statue en marbre de sainte Cécile, vierge et martyre, Laurence fut unanimement nommée d'office pour servir de modèle à l'idole chrétienne. Pendant deux mois, on l'envoya régulièrement tous les jours, sous la garde de deux nonnes, dans l'atelier d'un jeune sculpteur chargé de faire à son image l'amante du Christ. Mais, selon l'usage, l'amour dérobera bientôt une part de ces confidences qui ne devaient appartenir qu'à la piété et à l'art. Si la jeune fille réunissait tous les charmes de la beauté, Maurice le sculpteur avait tout ce qu'il fallait pour faire naître la passion dans une âme neuve. Malgré la surveillance active des religieuses, les deux jeunes gens se plurent et trouvèrent moyen de se le dire, au moins du regard. La statue n'était pas encore terminée, qu'ils s'étaient fait de saintes promesses.

Quelque temps après, Laurence était sortie du couvent, Maurice se présenta chez M. Houchard, son père, et, en abrégant tout préliminaire, lui demanda la main de sa fille, M. Houchard, qui était l'un des gros propriétaires de la contrée, put à peine dissimuler son étonnement; il ne comprenait pas qu'un étranger, sortant on ne savait d'où, vivant on ne savait de quoi, osât

leur dans le vote de la présidence de l'Assemblée ont en main la garde de tous nos intérêts, puissent-ils chercher dans le Peuple un contre-poids aux desseins aveugles d'une majorité rétrograde.

Pour nous, législateur et nous ceindre les reins.

E. H.

Les membres de la Législature

général législateur.

Législateur!

C'est vous qui répondez mal aux besoins du peuple.

Législateur! ne laissez point aux hommes d'Etat le temps de s'acclimater dans la région des honneurs et du pouvoir.

Te charges-tu du poids des affaires publiques? renonce aux tiennes.

Date les lois du signe de la balance!

Législateur! reste debout.

Aux jeux olympiques, le conducteur de chars, pour fournir sa carrière, s'assoit rarement.

Donne un tombeau à l'ambitieux qui te demande un autel.

Depuis quelques jours, les journaux anglais attaquent les socialistes français avec une violence extrême. Nous sommes habitués à ce genre de polémique de la part de nos confrères d'outre-Manche; et nous ne leur en voulons point. C'est une habitude de l'ignorance de couvrir de boue ce que l'on ne comprend pas. Toutefois, nous pensons qu'avant d'attaquer, comme ils le font, des idées qui ont pour objet de reformer l'ordre social actuel, il serait de meilleur goût pour eux d'indiquer le remède qu'ils se proposent d'apporter aux misères de l'Irlande qui, à cette heure, dépassent tout ce qu'on en peut imaginer. Voici du reste le tableau que nous fait de ce malheureux pays l'un de ces journaux: C'est le Morning-Herald.

« On continue à recevoir à Dublin les nouvelles les plus déchirantes des provinces. Dans quelques comtés, on voit des familles entières mourantes sur les grandes routes. Ici une mère pleure sur les restes de son enfant; plus loin, une fille porte au cimetière de la paroisse le cadavre de sa mère privée de cercueil et même de linceul. Des villages entiers ont été abandonnés. Les fermiers quittent, par troupes, cette terre inhospitalière, sur laquelle la malédiction du Tout-Puissant paraît s'être appesantie.

De son côté, le révérend docteur Haie vient d'adresser à ce sujet une lettre à la reine Victoria. Cette lettre, dans laquelle il peint, sous les couleurs les plus sombres, les misères des habitants du comté d'Armagh, contient le passage suivant: « Si le ministère persiste à ne point nous venir en aide, nous supplions Votre Majesté de renvoyer des hommes impuissants pour faire le bien, et d'appeler dans vos conseils des hommes craignant Dieu, aimant la vérité, des hommes enfin qui détestent l'avarice, et qui soient capables d'adoucir l'horreur de nos souffrances. »

Nous lisons dans une lettre qui nous vient d'Italie:

« Dans un banquet qui a eu lieu à Padoue, à l'occasion de la prise de Bologne par les Autrichiens, le maréchal Radetzki a dit à ses officiers: « Nous avons étouffé les anarchistes d'Italie, replacé sur leurs trônes les souverains de Parme et de Toscane; maintenant il convient que nous rétablissions le pape; ensuite mon souverain et l'empereur de Russie, précédés de ma valeureuse armée, conduiront à Paris le roi légitime de France. »

Les archiducs et les généraux présents ont applaudi vivement.

élever de pareilles prétentions. Il fut tenté un instant de croire que le jeune homme était fou; mais, en voyant l'étrange persévérance qu'il mettait à reproduire sa requête, il dut comprendre qu'il y avait bien effectivement quelque tendresse sous jeu.

— Mon petit monsieur, dit-il avec ce ton aigu que les parvenus prennent volontiers pour de la raillerie, de quoi s'agit-il? Vous me dites que vous aimez ma fille et que ma fille vous aime. Tout cela est fort possible, mais les choses n'iront pas plus loin. Entre nous, il y a deux bonnes raisons pour que vous ne soyez pas le mari de Laurence. D'abord, vous êtes artiste, vous êtes sculpteur, un état de rien du tout.

Maurice sentait la rougeur lui monter au front, mais ce fut en vain qu'il fit intervenir ses espérances, l'opiniâtreté de sa volonté dans le travail, les encouragements qu'il avait déjà reçus depuis qu'il exerçait son art. M. Houchard se montra inflexible. Néanmoins, pensant en finir pour jamais avec les plaintes du jeune homme, il lui dit, toujours en ayant l'air de le railler:

— Eh bien! à la fin, votre désespoir me touche, mon petit Monsieur. Au fait, autant vous qu'un autre, si cela peut s'arranger. Revenez au bout d'une année, avec deux cent mille francs dans la main. — Et Laurence devient votre femme quinze jours après. Est-ce convenu, ajoutez-il avec un gros rire guttural?

Le pauvre Maurice était aisé; il baissa la tête, fit une révérence, et tout en prenant congé du manufacturier:

— Monsieur, dit-il, quelque dures que soient ces conditions, je les accepte de grand cœur. Je pars dès demain pour Paris. N'oubliez pas, je vous prie, que vous venez de m'accorder une année. — Dans douze mois d'ici, jour pour jour, je viendrai réclamer l'accomplissement de votre promesse.

— Avec les deux cent mille francs?

— Cela va sans dire, Monsieur.

Il sortit sur ces paroles et laissa l'opulent campagnard en proie au plus violent accès d'hilarité qu'il eût ressenti depuis longtemps.

PHILIBERT AUDEBRAND.

La suite à un prochain numéro.

Nous verrons bientôt Radetzki-Picrocole à l'œuvre.

La présidence, c'est la monarchie.

Notre président sera roi, ou ne sera rien du tout.

Vous croyez... publique jugée, confirmée par le vote de la Constitution.

Mais la Constitution...

La Constitution... fait que...

citoyens... votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie.

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

« Citoyens, votre Constitution se sent des lieux que vous avez fréquentés trop longtemps! je veux dire l'école des Chartes, non autre chose. Vous exéciez dans le pays la fringule monarchique; le pays vous répondra par une monarchie. »

Les Amis de la Constitution ont replâtré leur premier manifeste ; nu second vient, en conséquence, de paraître. Nous ne le reproduisons pas ; mais nous donnons à nos lecteurs les réflexions que nous trouvons dans le journal la République :

Il faut se dessiner, aujourd'hui, et prendre couleur ; le Peuple aime ni les blâmes ni les éloges, et comme il est souverain et qu'il a le droit de suffrage universel, il tient le pouvoir, tous les partis ont le besoin d'attirer son attention et de capter sa faveur par une originalité tranchée.

Les amis de la Constitution sont républicains ; il faut l'être aujourd'hui ou jamais ; démocrate, il faut bien l'être, puisque le Peuple tient en main le suffrage universel ; mais on ne peut le faire arriver, et que maître désormais, il y a tout intérêt pour les ambitieux à être partisan de la diminution du maître.

Il n'est pas socialiste, ou bien il se sert à la manière de M. Jourdain. Républicain et socialiste sont synonymes pour qui sait la valeur d'un mot et d'une idée ; le républicain qui n'est pas socialiste n'est démocrate que de la manière dont M. Tartufo était dévot.

Des hommes qui hésitent à prendre la cocarde de leur parti sont incapables d'un acte viril, ou ils font réserve pour l'avenir, et attendent que le vent souffle pour tourner.

Il est trop facile, alors qu'un ami autrefois persécuté est devenu puissant et qu'on ne peut plus partager les bénéfices du silence, de venir prendre parti pour lui.

Il est trop facile de prendre dans le bagage socialiste les idées qui ont forcé l'assentiment et fait leur chemin, grâce aux efforts d'autrui, et de venir avec ce qui se portait se poser en vainqueur et réclamer l'avance le produit de la victoire.

Vous étiez un parti hier et vous avez fait alliance avec nos persécutés ; vos chefs sont restés dans leur camp ; vous avez reculé devant la complicité qu'ils vous demandaient. N'était-ce pas assez d'avoir servi les fureurs de M. Falloux, et d'avoir repris le titre de parti, vous qui n'avez obéi qu'à des rancunes, des répugnances, et qui n'avez pas eu assez de principes pour repousser l'appui de nos ennemis communs ?

Au lieu de faire un manifeste, que n'adhérez-vous à celui du parti socialiste ; vous savez bien que toutes les réformes qui vous servent de drapeau aujourd'hui étaient dès longtemps réclamées par lui. Ne pouvons-nous croire que cette réserve a seulement pour but de vous conserver comme corps d'élite de faire compter avec vos nouveaux chefs ? N'avez-vous pu vous résigner à servir en soldats, ou bien n'êtes-vous comme on vous l'a déjà dit, que des socialistes honteux ou impuissants ?

Où nous voulons la Constitution, toute la Constitution, et les réformes qu'elle promet et qui doivent se traduire en lois, en institutions, en actes. Ce n'est pas nous qui l'avons suspendue, et qui avons, par l'état de siège, consacré l'usurpation militaire et la dictature sans contrôle. Ce n'est pas nous qui avons consacré l'emploi du Peuple de l'armée contre le Peuple de l'atelier et répondu par la mitraille à des cris de misère et de haine. — Nous étions trop républicains pour cela. Ce n'est pas nous qui laissons s'organiser contre les Peuples libres de l'Europe la croisade qui menace aujourd'hui la civilisation, ce sont ceux qui voulaient l'accomplissement de ses promesses, certains qu'ils étaient du résultat fécond et pacifique de ses applications.

La Pentecôte à Andolsheim.

1° Lorsque le jour de la Pentecôte fut arrivé, ils étaient tous assemblés dans un même lieu ;

2° Quand M. le pasteur monte en chaire et fait entendre ce bruit impétueux qui ébranle le temple du Seigneur ;

3° L'esprit du mal, l'esprit de sathan plane sur la société ;

4° C'est cet esprit qui est cause des bouleversements de l'Europe ;

5° C'est cet esprit de désordre, de désunion et d'égoïsme qui fait que les Peuples s'insurgent, que personne ne veut plus reconnaître la voix de ses supérieurs naturels ;

6° Ceux qui possèdent cet esprit sont des bêtes féroces, revêtues de la peau des brebis, et dont les doctrines trompeuses poussent le Peuple au désordre, à l'anarchie, à la guerre avec l'Italie, la Prusse, l'Autriche et la Russie ;

7° Ce sont encore eux qui prêchent l'abolition de la propriété, de la famille et de la religion.

RÉPONSE. — Evangile selon saint Luc. Chapitre XXI.

1° Comme Jésus regardait les riches mettre leurs offrandes dans le tronc ;

2° Il vit aussi une pauvre veuve qui y mettait deux petites pièces de monnaie ;

3° Et il dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres ;

4° Car ceux-ci ont offert à Dieu de leur abondance, mais celle-ci a donné de son indigence et même tout ce qu'elle avait pour vivre.

5° Alors quelques-uns ayant dit du temple, qu'il était bâti de belles pierres, et orné de précieux dons, il leur dit :

6° Vous voyez toutes ces choses ; il viendra un temps où il ne restera pas une pierre sur l'autre qui ne soit détruite ;

7° Là-dessus ils lui demandèrent : Maître, quand est-ce que ces choses arriveront ?

8° Il leur répondit : Prenez garde qu'on ne vous séduise ; car plusieurs viendront sous mon nom, qui diront : C'est moi qui suis le Christ ; ne les suivez donc point.

9° Or, lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne vous en alarmez pas ; car il faut premièrement que cela arrive ; mais ce ne sera pas encore la fin.

Il était socialiste le Christ, puisqu'il prêchait l'impôt progressif ! Il était de plus passablement révolutionnaire ! — Ah ! s'il revenait prêcher une pareille doctrine, il ne manquerait pas de juifs pour le pendre !

Qu'en pense M. le pasteur ?

Correspondance particulière de la République. Paris, 1er juin 1849.

Bruits de couloirs. — On s'entretient toujours de la modification ministérielle. Rien n'est encore résolu. Ainsi les bruits qui circulent à ce sujet au dehors sont de pures inventions. Ce n'est guère qu'après la constitution du bureau que le ministère, en tous points insuffisant et impopulaire, avisera à se créer une nouvelle force dans une combinaison qui se puiserait au sein de la majorité.

Tous les candidats présentés par la réunion du conseil

d'Etat pour les fonctions de vice-présidents et secrétaires de l'Assemblée, ont obtenu une immense majorité dans les bureaux. Ainsi, il est à croire que les noms déjà donnés par les journaux de la réaction seront proclamés à la séance de 5 heures.

Assemblée législative.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU RÉPUBLICAIN. Suite et fin de la séance, du 31 mai.

Sont validées les élections des départements suivants : Haute-Nienne, Ardennes, le citoyen Payer est ajourné, Aube, le citoyen Rancy est ajourné.

Après une discussion tumultueuse sur les mots rouge et blanc, dans laquelle la droite montrée à jour sa haine invétérée pour la Montagne, sont validées les élections de l'Allier, Loir-et-Cher, le citoyen Germain Sarrat est ajourné, Saône-et-Loire, le rapporteur demande l'ajournement à l'égard du citoyen Chagnonier. Demain la question sera soumise à l'Assemblée.

La séance est levée à six heures.

Séance du 1er juin. — Présidence du cit. Kératy, président d'âge.

A une heure et demie, le président est au fauteuil, 300 membres à peine sont présents dans la salle et entrentent des colloques particuliers.

Un secrétaire fait lecture du procès-verbal. Le secrétaire demande des explications au citoyen Pascal Duprat sur les noms des représentants proclamés dans le département du Tarn. Deux représentants autres que ceux réellement nommés ont été inscrits dans le Moniteur.

Un représentant du Tarn. Je demande la rectification au procès-verbal et au Moniteur.

Le cit. Pascal Duprat, rapporteur des élections du Tarn va pour monter à la tribune, le citoyen Napoléon Bonaparte l'y devance.

Il y a eu deux procès-verbaux, un rapport à eu lieu sur un seul procès-verbal. Je demande un nouveau rapport.

LE CIT. PASCAL DUPRAT. J'ai été étonné de voir au Moniteur des noms que je n'ai pas prononcés. Je suis allé à la questure pour obtenir une rectification dans le Moniteur de demain, cela doit suffire.

LE CIT. NAPOLEON BONAPARTE. Le rapport oral est tel qu'il a été recueilli par les sténographes ; or, ce qu'on a recueilli les sténographes est conforme au Moniteur. Je persiste à demander un nouveau rapport. (Non ! non !)

LE CIT. PASCAL DUPRAT. Quelle que soit la source de l'erreur, l'erreur du Moniteur est faite.

Le président annonce, après avoir consulté l'Assemblée, que la rectification aura lieu au Moniteur, conformément à la demande du rapporteur.

Le cit. Ferrel dépose une pétition pour le rappel du milliard donné aux émigrés. (Très bien ! très bien !)

Plusieurs rapporteurs des bureaux pour la vérification des pouvoirs, sont appelés à la tribune. Ils ne répondent pas à l'appel de leur nom. Rapport des élections de la Charente.

Une protestation ayant pour cause une dépêche télégraphique du ministre de l'intérieur a été adressée.

Les conclusions du bureau sont pour la validité des élections.

Ces conclusions sont adoptées.

Election de Seine-et-Oise. — L'élection du cit. Heitzmann, naturalisé français, était l'objet d'une protestation. Conformément au rapport cet élection est validée.

A 2 heures, le président annonce que le scrutin est ouvert pour la nomination du président de l'Assemblée. Il tire au sort les noms des scrutateurs pour la vérification du scrutin. Les tables sont apportées dans l'enceinte pour que le recensement des votes se fasse contre les habitudes dans l'intérieur même de la salle.

A 3 heures le scrutin est fermé. Les scrutateurs Estanclin et Commissaire, sergent, comptent les boules destinées à contrôler les bulletins émis.

Les scrutateurs, sur huit tables placées dans l'enceinte, reçoivent les bulletins et en font le dépouillement. Cette opération qui dure assez de temps, cause quelque confusion dans la salle.

Le président agit vivement sa sonnette pour obtenir du silence et annonce que le nombre des bulletins émis est en parfait rapport avec les boules recueillies.

Résultat du scrutin :

Table with 2 columns: Item and Count. Includes: Nombre des votants (609), Majorité absolue (305), Dupin aîné (536), Ledru-Rollin (132), Lamorinière (78), Voix perdues (5).

L'Assemblée se retire dans ses bureaux pour la nomination des vice-présidents et des secrétaires. A cinq heures, séance publique pour installer le nouveau bureau et pour la nomination de trois questeurs.

Dès demain la séance se tiendra dans l'ancienne salle pendant tout le temps que dureront les travaux à faire dans la salle actuelle ; en conséquence, le président invite les représentants et le public admis à se trouver en ce nouveau local.

Chronique locale.

Les vives chaleurs qui se sont manifestées ces jours derniers, ont généralement fait désirer que l'autorité prit des mesures efficaces concernant les troupes nombreuses de chiens qui parcourent les rues de notre ville, des cas d'hydrophobie se sont déjà manifestés chez plusieurs animaux de cette espèce.

Note du Republicain. — La dépêche que nous avons publiée hier annonçait 403 voix pour le général Lamorinière. Il y a eu évidemment erreur ; car 405 voix au général, 182 à Ledru-Rollin et 536 à Dupin, font 621 votants, et la dépêche n'en annonce que 609. Nous inclinons à penser que les chiffres apportés par la correspondance aujourd'hui sont exacts ; ils ont du moins l'avantage de concorder avec le nombre des votants, du sorte que l'opinion émise est encore plus faible qu'on ne l'avait d'abord pensé ; cette fraction de l'Assemblée placée ainsi entre le marteau et l'enclume est numériquement trop faible pour peser dans les décisions. Elle est destinée à être absorbée par les rouges ou par les blancs. Le plus grand nombre ira aux blancs et ceux qui sont sincèrement républicains iront aux rouges. Il n'y aura que deux partis : les républicains et les cosaques.

Nouvelles étrangères.

Italie.

ROME, 24 mai. — Des personnes bien informées assurent que les relations de la République romaine avec la France prennent de jour en jour une meilleure tournure, et que, par conséquent, il n'est pas loin avant que nous marchions de concert avec les Français contre les soldats Autrichiens qui s'avancent dans la Romagne.

(Il Positivo).

On assure que deux d'nefs ont eu lieu dans le camp français, et que huit soldats y ont été fusillés.

Avezana abandonne, dit-on, le portecouille de la guerre.

(Speranza.)

Le capitaine d'état-major général, Drobrowski, est chargé de l'organisation et du commandement d'une légion étrangère.

Hier, deux cents Toscans sont arrivés ici ; aujourd'hui un grand

nombre de bersagliers piémontais, avec armes et bagages, se sont présentés pour être enrôlés dans les troupes de la République.

Atx braves Italiens qui accourent de tous les côtés pour prendre part à la défense de la ville, viennent chaque jour se joindre quelques soldats français, impatients d'être employés contre les Autrichiens ou les Napolitains. (Monitore rom.)

On lit dans l'Opinion :

« Une personne bien informée a reçu communication des plaintes adressées par le roi de Naples au pape, sur le fâcheux résultat de son expédition dans l'Etat romain, qu'il attribue aux fausses promesses qu'on lui avait faites à Gaëte, que ses armées agiraient de concert avec celles de la France.

Le cardinal Antonelli lui aurait répondu que le général Oudinot ayant déclaré dans sa proclamation qu'il reconnaissait au peuple romain le droit de se choisir un gouvernement qui lui paraissait le meilleur, le Saint-Siège aurait dû protester, contre un sentiment qui portait atteinte aux droits de la papauté, comme de fait, il a protesté en expédiant une dédiche au général Oudinot, à Civita-Vecchia, et une autre au président de la République, à Paris, et que c'était par suite de cette protestation que le général Oudinot n'avait point appuyé les troupes de sa mission.

Mais le roi ne se serait pas montré satisfait d'une pareille explication ; témoignait hautement son mécontentement de ce qu'on ne lui avait pas fait part, en premier lieu, de cette nouvelle protestation du Saint-Siège, il aurait reproché au général, au pape lui-même, les pertes qu'il venait de faire, et puis, que toutes ses pertes, le déboulonnent de ses armes avaient été couvertes, dès avant que s'il avait pu soupçonner qu'il ne serait point soutenu par les armées françaises, jamais il ne se serait aventuré avec des forces si minimes et si divisées, dans une affaire dont il ne pouvait pas sortir victorieux.

La même personne ajoute que le pape, très irrité des remontrances du roi de Naples, aurait délibéré et arrêté sur le champ d'abandonner Gaëte pour se retirer en France, dans l'ancien siège pontifical d'Avignon.

On raconte que le roi de Naples, l'Espagne et l'Autriche, par une protestation signée et approuvée par le cardinal Antonelli, ont déclaré avoir été traités par la France qui, au lieu d'agir de concert avec les autres puissances qui interviennent dans la question romaine, d'après la convention arrêtée en commun à Gaëte, s'est mise en relations amicales avec les Républicains excommuniés de la ville de Rome.

Notre gouvernement continue à user des meilleurs procédés à l'égard de l'armée française : ayant appris que les débitants de cigares auxquels il était permis d'aller vendre leur marchandise dans le camp en abusant en faisant payer cinq baiocchi chaque cigare, il leur a retiré la permission de sortir de la ville, et a envoyé gratuitement des caisses de cigares au camp français.

Voici de quelle manière M. Lesseps a formulé de nouveaux propositions, qui sont au nombre de quatre au lieu de trois.

Article 1er. Les états romains réclament la protection fraternelle de la République française.

Art. 2. Les populations romaines ont le droit de se prononcer librement sur la forme de leur gouvernement.

Art. 3. Rome accueillera l'armée française comme une armée de frères. Le service militaire de la cité se fera de concert avec les troupes romaines, et l'autorité civile et militaire romaine fonctionnera selon ses attributions légales.

Art. 4. La République française garantit de toute invasion étrangère le territoire des états romains qui seront occupés par ses troupes.

Allemagne.

CARLSRUHE, 28 mai. — Le ministre des finances a envoyé une circulaire à tous ses employés pour les inviter d'une manière pressante à faire comprendre à leurs concitoyens que les besoins de l'état exigent un prompt et régulier acquittement des impôts.

Le major Sigel a pris le commandement en chef de l'armée et des gardes civiques.

Il vient de paraître un décret d'organisation militaire. Le chiffre de la milice mobile à fournir par le Palatinat est fixé à 25,000 hommes ; la réserve sera indiquée plus tard. Sont appelés sous les armes les hommes de dix-huit à trente ans pour le premier contingent ; le second se compose des hommes de trente à quarante ans ; le troisième, des hommes de quarante à cinquante, principalement destinés à la défense, et à faire le service des garnisons. Les officiers, jusqu'au grade de capitaine, sont élus par les soldats ; les officiers d'état-major sont nommés par le gouvernement, les adjutants par les généraux. Le pays est divisé en cinq districts militaires : le district du lac de Constance, ceux du Haut, du Moyen et du Bas-Rhin, et ceux du Palatinat. La division de l'armée en compagnies, bataillons et régiments est conservée. Le drapeau sera rouge, noir et or. Suivent un grand nombre de dispositions accessoires.

Beaucoup de déserteurs hessois arrivent à Mannheim pour se faire enrôler parmi les Badois.

Des militaires sont également arrivés de Stuttgart pour annoncer qu'ils se forment un corps franc wurtembergeois qui se mettra incessamment à la disposition du gouvernement provisoire.

Par ordre du ministre de la guerre de Bade, Worms a été occupé le 23 mai par les corps francs accourus au secours du Palatinat sous les ordres du colonel Blencker. Les avant-postes ont été portés à Osthoffen, en face des Prussiens qui occupent Oppenheim.

On s'occupe dans le Palatinat à confectionner une immense quantité de faulx pour armer les paysans.

SCHLESVIG-HOLSTEIN (du camp devant Fridericia), 20 mai. — Un parlementaire danois s'est rendu au quartier-général pour demander une suspension d'armes jusqu'au retour de la réponse à une missive adressée par la ville à Copenhague, mais dont on ignore la teneur. Le général Rouin a fait droit à la requête, et les opérations du siège sont suspendues.

DARMSTADT. — Sept communes situées sur la frontière badoise ont été déclarées en état de siège, le 28. Quoiqu'on sera saisi dans cette circonscription les armes à la main, sera puni de mort. La durée de cet état exceptionnel est fixée à un mois.

Des arrestations nombreuses se font à Darmstadt. Un mouvement de troupes extraordinaires a lieu depuis le 28, il est dirigé vers Worms.

Toutes les forges du Palatinat sont mises en réquisition pour la fourniture d'armes et même de faulx.

HONGRIE. — Quand la Gazette d'Augsbourg a de mauvaises nouvelles pour ses patrons, elle annonce, comme aujourd'hui, qu'il n'y a rien de nouveau, puis elle ajoute quelques lignes de son invention, comme celle qu'elle nous donne en ce moment. La division serait dans le camp des Magyars, Dmbinski tombé de cheval se serait fracturé le bras et aurait donné sa démission et autres faibleries de ce genre. Ce qui paraît plus sûr, c'est que la mauvaise direction et le favoritisme qui régnaient dans l'armée autrichienne, joint au découragement naturel d'une armée toujours battue, ont jeté une démoralisation et un mécontentement général dans les rangs des impériaux. C'est ce que la Gazette d'Augsbourg elle-même annonce comme un danger à combattre.

Du reste, Perczel est toujours à Pancsova et Bem à Freydorf, à une demi-lieue de Temeswar. On dit que les Hongrois ont pris Orsova. Le bombardement de Bude continue. Le citoyen Petocz, père de quatre enfants, a été fusillé le 24, comme coupable de connivence avec les Magyars.

A Ka-bau, on a proclamé la République hongroise.

Le choléra a éclaté à Presbourg ; les subites chaleurs qui sont survenues paraissent incommoder fortement les régiments russes.

Le Journal de Francfort annonce par post-scriptum du 29 que le bruit se répand à Francfort qu'à Darmstadt on aurait entendu gronder le canon pendant la nuit précédente dans la direction de Worms, et de la frontière badoise.

BERLIN, 24 mai. — Nous apprenons par un voyageur arrivé de St-Petersbourg que les idées révolutionnaires ont pénétré jusque dans cette ville, et que dans ces derniers temps plusieurs conspirations contre l'empereur ont été découvertes.

Un grand nombre d'officiers arrêtés, parmi lesquels plusieurs généraux.

raux, ont été immédiatement pendus, pour plus de sécurité. C'est l'armée qui est le siège principal du mécontentement.

Pour prévenir chez la garde impériale le contact des idées dominantes, on l'a, non pas envoyée en Pologne, comme il a été dit par erreur, mais disséminée dans les villages, par petits cantonnements.

Le congrès de l'octroi d'une constitution est décidément dissous. C'est l'impossibilité où on s'est trouvé de tomber d'accord avec la Bavière sur la question du chef de l'empire, qui a amené la dislocation.

La Prusse se charge toute seule, assure-t-on (mais avec l'appui de la Russie, bien entendu), de mener à bien l'affaire de la constitution allemande.

Un corps d'armée prussien de 120,000 hommes doit, dit-on, se rassembler sur les frontières de la Silésie autrichienne.

Les arrestations continuent toujours. Les personnes arrêtées appartiennent généralement au comité démocratique.

FAITS DIVERS.

Le jugement de Dieu.

On nous écrit du canton de Courpière :

« Le 20 mai, le curé d'Augerolles monta en chaire pour débâter contre les rouges, les socialistes, les partages, etc., etc. Le pauvre homme se monta tellement l'imagination, que, dans un mouvement de colère, il prit une attaque d'apoplexie foudroyante. Il se renversa dans sa chaire apostolique; on courut pour le relever: ce n'était plus qu'un cadavre.

Que Dieu lui pardonne comme nous lui pardonnons.

(Eclairer Républicain.)

— On assure qu'une note diplomatique est arrivée aujourd'hui de Londres au gouvernement. Cette note a pour but, de prévenir le pouvoir que l'Angleterre marche d'accord avec lui dans la question hongroise. (Estafette)

— La cour d'assises vient de condamner le cit. Duchêne, gérant du journal le *Peuple*, à cinq ans de prison et 12 mille francs d'amende, pour les différents délits d'excitation à la haine, dont le protocole est le même pour messieurs du parquet de Paris, pour tous les délits de la presse. Le citoyen Duchêne ayant refusé de comparaître, ce jugement a été rendu par défaut.

— On dispose des logements à la citadelle de Doullens pour y recevoir une brigade de gendarmerie attendue incessamment de Paris, qui sera spécialement affectée au service de la maison de détention. On attend également un convoi de trente détenus. Les cellules qui doivent les recevoir sont prêtes. Mme Sobrier est arrivée dans cette ville. Plusieurs personnes liées d'amitié ou de parenté avec les détenus politiques, habitent Doullens depuis quelques semaines.

— On écrit de Metz, le 27 mai :

Le fils du grand duc de Bade est arrivé hier soir à Metz; il a passé la nuit à l'hôtel de l'Europe et en est reparti ce matin, à neuf heures, accompagné de trois domestiques. Soutenu par l'un d'eux, le jeune duc s'est rendu de ses appartements à sa voiture.

On sait que pour échapper à l'émeute, il a été obligé de sauter par une fenêtre du 2^e étage du palais de Carlsruhe, il a pris la route de Belgique.

VARIÉTÉS.

Apollonius de Thyane.

Une chose digne de remarque, c'est la manifestation du sentiment communiste à toutes les époques. On retrouve presque chez tous les grands philosophes cette pensée d'égalité. Soit qu'ils l'aient cru praticable ou non, elle n'en a pas moins été le plus bel idéal que leur imagination a constamment poursuivi.

Était-elle possible plus tôt? Fallait-il nos diverses révolutions, pour élever les hommes à la conception de leurs droits et de leurs devoirs, et balayer les obstacles de tous genres qui s'opposaient à leur affranchissement, et surtout pour les amener à ce sentiment instinctif de moralité sociale et religieuse qui seul les rend aptes à comprendre et manifester ces principes? Nous ne savons: toutefois nous penchons à croire que ce qui a été devant être, vu l'état de la science sociale chez nos pères, et en voyant que du reste ils ont bien fait tout ce qui leur était possible de faire.

Quoi qu'il en soit, voici un philosophe du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, qui, après avoir longuement étudié, réfléchi et conversé avec tous les sages de son temps, se présente à la postérité comme un communiste profondément convaincu de la vertu radicale de ses principes.

Très jeune, il se livra à l'étude de la philosophie, et ayant eu occasion de connaître les doctrines de Pythagore, il se prit d'enthousiasme pour les principes de ce grand homme, et prit la résolution de les suivre toute sa vie. Son père étant mort, il lui rendit les derniers devoirs, entreprit et parvint à corriger son frère qui était adonné à tous les vices et auquel il abandonna ensuite sa part de la succession paternelle. Poursuivant son projet d'embrasser la vie pythagoricienne, il s'assujétit pendant cinq années à un silence absolu, pendant lesquelles il voyagea constamment. L'histoire raconte que sa réputation de sagesse était déjà telle, qu'à l'aspèce de sa présence suffit pour calmer une sédition. Ses cinq années d'épreuve étant finies, il résolut d'aller dans l'Inde converser avec les brahmes: ses disciples furent effrayés des difficultés du voyage; il partit seul. Arrivé aux frontières de la Babylonie, le satrape qui commandait cette province le fit amener en sa présence, et affectant pour lui un grand mépris, lui demanda qui l'avait envoyé: « Je ne reçois d'ordre de personne, répondit Apollonius! c'est moi qui m'envoie moi-même. La terre est à tous les hommes, c'est notre patrie commune; j'ai le droit de la parcourir tout entière sans que personne, à moins d'être un tyran exécration, puisse s'y opposer. » Conduit devant le roi lui-même, il montra le même courage et son profond mépris pour la royauté et les courtisans.

Dès-lors sa renommée fut telle, que partout où il passait le *Peuple* lui allait au-devant en foule; chacun voulait le

voir, le toucher: des villes lui envoyèrent des députés; les Peuples emportaient bien qu'il y avait en lui un véritable réformateur.

Ce fut vers ce temps qu'il commença à prêcher ouvertement sa doctrine, et cette doctrine ressemblait en bien des points au christianisme. C'est la doctrine de la fraternité, de la charité et de la communauté des biens. Un jour qu'il parlait en public sur les sentiments de fraternité qui doivent unir les hommes, sur l'obligation où ils sont de s'obliger mutuellement, et le plaisir qu'ils doivent y trouver, il eut recours à une touchante parabole pour inculquer sa morale à ses auditeurs. Sur un des arbres du voisinage étaient perchés des moineaux qui reposaient là sans mouvement et sans bruit. Tout-à-coup il en vint un qui se mit à crier, comme s'il eût une nouvelle intéressante à leur annoncer; ils lui répondirent par un gazouillement général et partirent tous ensemble. Apollonius interrompit son discours, et les spectateurs surpris, et du départ des oiseaux et du silence inopiné d'Apollonius, se demandaient la cause de tout ceci.

« Vous demandez, reprit Apollonius, la cause de ce que vous venez de voir; la voici. Un homme qui portait sur ses épaules un sac de blé, passait près d'ici, il a laissé tomber son sac qui s'est crevé, et il est resté des grains de blé sur la terre. Un moineau s'en est aperçu, et est venu inviter les autres à partager sa fortune avec lui. » Plusieurs coururent pour voir si le fait était vrai, et revinrent par des acclamations le confirmer. Alors Apollonius dit: « Vous voyez que les moineaux ont soin les uns des autres et aiment la communauté des biens, et nous la délaignons. Nous ne savons pas ressembler aux oiseaux de l'air, qui dans leur liberté s'aiment et se secourent; mais chez nous les riches ressemblent plutôt à de la volaille qu'on engraisse; retiens chacun dans leur cage, ils se gorgent de leurs richesses jusqu'à en mourir, tandis que leurs frères meurent de faim. »

Après avoir parcouru l'Asie il visita l'Italie et la Grèce, continuant partout ses prédications réformatrices. Il fut inquiété à Rome pour avoir parlé trop librement contre l'empereur. Il quitta cette ville, visita la Gaule et l'Espagne, se mêlant à toutes les agitations de l'empire, excitant les populations à la révolte et employant toute son influence au triomphe de ses principes. Il s'établit enfin à Ephèse où il ouvrit une école de philosophie, et on dit qu'un jour, au milieu d'une discussion publique, et précisément à l'heure où l'empereur Domitien périt à Rome, assassiné de la main de Stéphanus, Apollonius, transporté, s'écria: « Bien, bien, Stéphanus! courage, tue le tyran; » et puis après un instant de silence, il reprit: « Le tyran est mort, il est tué à ce moment même. » On a pensé, pour expliquer ce fait extraordinaire, qu'Apollonius était de la conspiration.

On n'a plus guère d'indication précise sur ce grand homme, si ce n'est qu'il mourut vers l'an 97 de notre ère, âgé de près de cent ans.

Après sa mort il eut des dévots; on lui éleva des temples, et on peut dire qu'il n'a manqué à sa gloire que les honneurs du supplice qui en aurait peut-être fait un dieu. Maintenant, si l'on demande quels furent les résultats de l'œuvre d'Apollonius, nous dirons qu'ils furent immenses: ce fut la préparation au christianisme qui était la transformation sociale de cette époque. Frère BABEUF.

Souscription recueillie dans les bureaux du *Republicain*, pour la distribution gratuite du journal dans l'armée et dans les campagnes.

Un démocrate, 25 c. — Gerin, 50 c. — Delrieux, 20 c. — Une dame des Brotteaux, 50 c. — Collecte faite à l'enterrement du cit. Bonnet, par un membre de la Sans Peur, 75 c. — Un soldat, 20 c. — Mariette Chénard, amie de Raspail, 25 c. — Une réunion de démocrates socialistes, 4 fr. — Reliquat des montagnards de la rue Tholozan, 6 fr. 20 c. — Ravet, 25 c. — Meonier, 40 c. — Bouillet, 1 fr. — Poncet, 25 c. — Un soldat de l'empire, de St-Cyr au Mont-d'Or, 4 fr. — Grillet, vieux montagnard, 25 c. — Bel-Affat, 10 c. — Un rouge, 10 c. — Priez François, 50 c. — Un abonné démocrate, 50 c. — Annette Damaire, 25 c. — Pinet, 25 c. — Montellier, républicain rouge, 25 c. — Floio, 50 c. — Un socialiste, 50 c. — Veillas, 25 c. — Durand, 10 c. — Vitet, 50 c. — Total, 16 fr. 80 c.

Souscription recueillie par le frère Bel-Affat.

Un maître maçon, pour la réalité du fait, 25 c. — Nesme, 10 c. — André, 10 c. — Sans Limite, 10 c. — Subricot, 25 c. — Folot, 10 c. — Ecoillon, 15 c. — Subricot, 10 c. — Rommulusse, 10 c. — Franco, 10 c. — Emé, 10 c. — Gargouche, 10 c. — Janil, 10 c. — Prussent, 10 c. — Pelleier, 10 c. — Balland, 10 c. — Gillaud, 10 c. — Bonne-Conduite, 15 c. — Sœur Humanitaire, 10 c. — Subriot, 10 c. — Musique, 10 c. — Total, 2 fr. 50 c.

Souscription recueillie par un frère Vorace, dit Nantais.

Vemoz, 10 c. — Chanpal, 10 c. — Raffin, 10 c. — Faure, 10 c. — Bernard (de la Sauve, Haute-et-Loire), 50 c. — Briemon, 25 c. — Chabert, 25 c. — Cornet, 25 c. — Hermelinet, 10 c. — Caffé, 15 c. — Vey, 15 c. — Somasco, 20 c. — Bugeaud-Rouge, 25 c. — Lacure, 10 c. — Total, 2 fr. 70 c.

Souscription recueillie par le citoyen CALENDRA.

Comte, 1 fr. — Chat-au, 25 c. — Chabert, 25 c. — Mme Bes, 50 c. — Bonvard, 1 fr. — Collet, 50 c. — Un républicain rouge, 50 c. — Grassot, 50 c. — Ferrière, 1 fr. 50 c. — Michel Victor, 50 c. — Naudet, 1 fr. — Total, 7 fr. 50 c.

Souscription recueillie par le citoyen MORTIN.

Pour blanchir la dragonne du grand sabre Transnoain, 10 c. — Pour dérouiller la grande lame, 10 c. — Flus pour le dégommer, 20 c. — Pour passer la jambe à Thomas, 15 c. — Pour lui donner un lavement, 5 c. — De la poudre pour enfler ses bottes, 10 c. — Pour lui faire la conduite de Grenoble, 15 c. — Pour payer son voyage pour l'éternité, 15 c. — Pour prier Dieu pour lui, 10 c. — Po-het Joseph, 25 c. — Pochet Jean, 25 c. — Pochet Louis, 15 c. — Mme Chambard, né Pochet, 25 c. — Mme Cinqantain, 15 c. — Martin, rouge d'ancienne date, 25 c. — Un soldat de Montessuy, 50 c. — Total, 2 fr. 70 c.

Souscription recueillie par le citoyen PICHAT.

Un démocrate, 50 c. — Un rouge, 50 c. — Un républicain rouge, 25 c. — Une républicaine rouge, 25 c. — Un mécanicien, démocrate socialiste, 15 c. — Un parisien rouge, 25 c. — Marie Vernon, républicaine, 25 c. — Une revendeuse, républicaine rouge, 25 c. — Marchande d'herbe, républicaine rouge, 15 c. — Ami de l'ordre, rouge, 50 c. — Femme Morin, 50 c. — Sul, 50 c. — Un démocrate, 25 c. — Un rouge pur sang, 25 c. — Un républicain, 25 c. — Un républicain, 15 c. — Citoyen Bondari, républicain, 15 c. — Bertrand, suisse,

républicain, 25 c. — Dallon, 50 c. — Lemaire, 10 c. — Un Illisible, 10 c. — Un républicain, 50 c. — Un ami à Bugeaud, coiffeur, qui ne demande que des têtes, 40 c. — Total, 6 fr. 95 c.

Souscription recueillie à la fleur des opinions démocratiques de la Guillotière.

Deux bonnes démocrates, amies des braves gens, 40 c. — La cit. Antoinette, amie du progrès, 20 c. — Un rep. r. dem. soc., 40 c. — G. le mari d'une rep. r., 25 c. — M. ... républicaine, 25 c. — G. ... rep. depuis qu'il a connu les manœuvres à la Bugeaud, 40 c. — Cit. Cécile Guillot, dem. toute r., 25 c. — D. ... femme d'un employé, dem. soc., 25 c. — Mme B. ... et son ouvrière, toutes les deux ennemies de la fausse politique, 50 c. — Michaloux, rep. éprouvé de longue date, 25 c. — G. ... bon apprenti rep., 25 c. — Mme S. ... Républicaine avancée, 25 c. — Le cit. Giroud, ami de Raspail, 20 c. — Le cit. Rey François, ami de Ledru-Rollin, 20 c. — Total: 4 fr. 5 c.

Souscription recueillie par un abonné.

Perrilleux, 25 c. — Un vrai bonapartiste, 50 c. — Un vieux républicain rouge, 50 c. — Bouvard, ennemi des Rataou, montagnard, 4 fr. — Veuve Emptoz, républicaine, 50 c. — Pomface, jardinier, 15 c. — Bouillat, épicer, 10 c. — Dory Joseph, 10 c. — Vachez, 25 c. — Citoyenne Desvigne, 25 c. — Une savoyarde, 10 c. — Emma, 25 c. — Colin, aristocrate, 50 c. — Une jeune républicaine, 25 c. — Un anonyme, 75 c. — Flasseur, 20 c. — Un anonyme, 50 c. — Castimir, 15 c. — Un rouge pur sang, 25 c. — Gely, tout rouge, 25 c. — Citoyenne Gerin, bonne mère, 25 c. — Marin, tout rouge, 10 c. — Veuve Grosjean, qui n'aime pas les aristos, 25 c. — Un Démocrate, 10 c. — Parise, 10 c. — Charbio, 10 c. — Monternot, 20 c. — Dubrouillet, 25 c. — Blachon, 25 c. — Servonet, 50 c. — Un démocrate, 50 c. — Un vieux blanc, actuellement écarlate, 30 c. — Total, 9 fr. 25 c.

Total	52 f. 45
Erreurs commises dans les numéros précédents,	66 00
Total	118 45
Total des listes précédentes,	2,015 20
Total général.	2,133 65

Le citoyen Pierre Parent jeune est décédé cette nuit. C'est une perte sensible pour notre parti. Bon, dévoué et sympathique, son cœur, sa bourse, s'ouvraient à toutes les souffrances, et jamais un malheureux ne s'est adressé vainement à lui.

Il a succombé à une douloureuse maladie, qui le poursuivait depuis longtemps; il avait été obligé de se retirer dans une maison de santé, à Serin, ou, après quelques alternatives entre la vie et la mort, il est décédé.

Ses obsèques auront lieu demain; le convoi partira de Serin pour se rendre à Loyasse.

Tous ses amis politiques, tous ceux qui ont pu apprécier son caractère, sont invités à ses funérailles.

Le Gérant, BUREL.

Lyon, Imprimerie de Rodanet et Comp., rue de l'Archevêché, 3.

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE PRATIQUE

DU DÉPARTEMENT DU RHÔNE. — AVIS. Vu le mauvais temps qui a régné pendant le mois de mai, présent mois, l'exposition de fleurs, fruits, légumes, etc., qui devait s'ouvrir, à Lyon, le premier juin prochain, est renvoyée aux 8, 9 et 10 du même mois.

Les cartes d'entrée qui ont été distribuées, seront valables pour ces époques.

MALADIES SECRÈTES

PHARMACIE DE PH. QUET, Rue de la Préfecture, 5, à Lyon.

Maison de confiance pour la bonne préparation des remèdes employés pour la guérison des maladies secrètes, dartres, gales, syphilis, etc.

Dépôt des capsules au BAUME DE COPAHU PUR, sans odeur ni saveur, contre les écoulements anciens ou récents.

INJECTION ASTRINGENTE d'un effet assuré dans les cas chroniques qui auraient résisté à tout autre remède.

SUSPENSIF ÉLASTIQUE indispensable à ceux qui montent à cheval ou qui font de longs exercices.

TRAITEMENT SIMPLIFIÉ.

GUÉRISON prompte et radicale des maladies secrètes et de la peau, Vices du sang, Dartres, Gales, Boutons, etc. etc. par l'ESSENCE CONCENTRÉE DE SALSEPARILLE D'AMÉRIQUE, remède entièrement végétal.

Prix: 5 francs le flacon.

INJECTIONS INFALLIBLES.

Extraites du Traité de Thérapeutique du D. LEPLI, Pour guérir en trois ou quatre jours seulement les gonorrhées ou écoulements, même les plus invétérés.

Prix: 3 fr.

Chez CAMUSET, pharmacien, place des Carmes 14, vis-à-vis de l'hôtel du Parc, à Lyon.

N. B. On ne saurait mettre en doute les services que nous rendons à l'humanité, en supprimant les tisanes, les sirops, les pilules et tout le long attirail mercurel dont on a l'habitude de gorger le malade. Non-seulement nous avons simplifié le traitement, mais nous offrons les vrais antidotes du mal vénérien, seuls moyens de se débarrasser en très peu de temps, à peu de frais et presque sans peine d'une maladie qui, si elle n'est pas toujours très grave, est toujours très ennuyeuse et décourage souvent par la persistance de ses symptômes.

Pharmacie Bayon,

Rue Neuve, 7.

GUÉRISON prompte et sûre des Maladies anciennes et nouvelles, par l'Essence de Salsepareille. (Extrait alcoolique de salsepareille du codex medicamentarius, publié par ordre exprès du gouvernement et approuvé par l'Académie de médecine.)

PRIX du 1/2 litre: 5 fr.

Nous prévenons le public que depuis sept ans nous nous occupons de la fabrication de ce produit que nous livrons dans son plus grand état de pureté.

On trouve aussi dans notre pharmacie l'injection TANNIN, souveraine pour guérir les écoulements les plus opiniâtres.

(Affranchir.)